

R. P. Uldéric Robert, o.m.i.

(1882-1961)

« *Judicium sedit, et libri aperti sunt* »
(Daniel 7, 10)

Au livre de ses visions, le prophête Daniel raconte une des scènes à la fois grandiose et mystérieuse du jugement. Devant l'Ancien, aux cheveux blancs comme la neige, entouré de myriades de serviteurs et assis sur le trône du jugement, les livres furent ouverts.

L'histoire de chaque homme s'achèvera par une scène de même nature, moins l'appareil grandiose décrit par le prophète, autant qu'on le peut savoir, car un simple coup d'oeil fera voir à l'âme, au sortir de ce monde, ce qu'elle a fait et ce qu'elle est, et le lieu qui lui convient pour l'éternité.

L'âme est le livre où tout ce qui la concerne est écrit.

Nous est-il permis, à nous, mortels, pour qui tant de faits, sans parler des intentions, restent cachés, d'ouvrir les livres qui contiennent la vie de nos frères et d'essayer d'y lire?...

Si c'était pour les juger, il est évident que non, car la parole du Seigneur est formelle: « Nolite judicare, Ne jugez pas » (S. Math. 7, 1). Si c'est pour nous édifier au spectacle de leurs vertus, saint Paul le recommande à maintes reprises. (1 Cor. 4, 16; Philip. 3, 17; Heb. 13, 7; etc.).

Dans ce but, par conséquent, nous ouvrirons avec respect les livres nombreux dans lesquels furent inscrits les faits et gestes du cher Père qui vient de nous quitter pour un monde meilleur.

C'est dans la paroisse Saint-Ephrem d'Upton, du

diocèse de Saint-Hyacinthe que se trouvait la première mention concernant notre défunt:

le 20 août 1882, y lisait-on, fut baptisé Uldéric, fils d'Anthime ROBERT, cultivateur, et d'Octavie Lamarre, né la veille.

Quelques années plus tard, le cultivateur, son père, devenu ingénieur-mécanicien, Uldéric se trouvait dans la paroisse Saint-Vincent de Paul, à Montréal, et le 12 mai 1892, son nom était inscrit dans la liste des confirmés.

L'époque venue des études, à la suite de la petite école, le nom d'Uldéric Robert fut écrit successivement dans les registres du collège Sainte-Marie, puis du séminaire de philosophie, à Montréal, où les succès de l'étudiant manifestèrent en lui de réels talents.

On s'attendait à le voir entrer au grand séminaire, et, dès lors, on pouvait lui prédire des places de choix parmi le clergé séculier. Mais lui songeait à autre chose: il voulait se faire inscrire parmi les prêtres-religieux et consacrer son futur sacerdoce à la Vierge Immaculée. Il alla donc demander son inscription au noviciat des Oblats à Lachine (aujourd-hui Ville la Salle): il y revêtit le saint habit le 7 septembre 1903 et y fit ses premiers voeux le 8 septembre 1904. Oblat de Marie Immaculée, il alla poursuivre sa préparation sacerdotale au scolasticat Saint-Joseph, d'Ottawa, où son nom fut inscrit à plusieurs reprises:

le 8 septembre 1905, pour signaler sa profession perpétuelle;
le 10 mars 1906, pour son admission à la tonsure cléricale;
le 31 mars 1906, pour son admission aux ordres mineurs;
le 9 juin 1906, pour son ordination au sous-diaconat;

le 22 décembre 1906, pour son ordination au diaconat;

le 25 mai 1907, pour son ordination à la prêtrise.

Encore un an de formation et la fin de l'année scolaire 1907-1908 livra le R. P. Uldéric Robert, âgé de 26 ans et honoré d'un diplôme de bachelier en théologie, au labeur de l'apostolat.

Vers le même temps sortait aussi du séminaire son frère Victor, ordonné prêtre le 13 juin 1908. On aimerait voir à découvert, en ce temps-là, l'âme du jeune prêtre, telle qu'elle apparaissait aux regards de Dieu, avec ses capacités naturelles et surnaturelles, ses richesses d'intelligence et de science, le zèle qui l'animait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, la noble ambition de croître sans cesse en vertus et en mérites. La province oblate à laquelle le donna sa première obédience, celle que l'on nommait alors la province du Canada, devait le posséder durant 33 ans, aussi longtemps que dura la vie du Sauveur sur la terre. Une légitime curiosité demande ce qu'il fit.

« Comme je n'étais bon à rien, devait-il dire un jour, on m'essaya à tous les emplois ».

Ainsi ce « bon à rien » eut-il à remplir successivement toutes sortes de charges, assez souple pour accepter avec la même facilité les plus brillantes et les plus humbles, assez capable pour réussir en toutes.

On le vit donc: économe au scolasticat d'Ottawa, de juin 1908 à janvier 1911; missionnaire et économe à Maniwaki, où il s'occupa des célèbres missions des chantiers de janvier 1911 à février 1913; curé de la Sainte-Famille, à Ottawa, de février 1913 à juin 1914; vicaire à Saint-Pierre de Montréal, de juin 1914 à août 1915; chapelain de la Miséricorde, à Montréal, d'août 1915 à août 1919; chapelain du noviciat des Soeurs Grises, à Ottawa, et professeur

à l'université, d'août 1919 à novembre 1921; vicaire et économe à Saint-Sauveur de Québec, de nov. 1921 à mai 1923; au Cap de la Madeleine, curé et supérieur, puis curé sans être supérieur de mai 1923 à juin 1927; Recteur à l'université d'Ottawa, de juin 1927 à avril 1930; à Chambly et à Richelieu, supérieur du scolasticat, de 1930 à 1936; missionnaire, résidant à St-Pierre de Montréal, de 1936 à 1941.

Le fait de se plier à tant d'emplois divers, à l'âge où un homme aime naturellement à se conduire lui-même, — de 26 à 59 ans, — ou tout au moins à n'être déplacé par les supérieurs majeurs qu'avec certains égards, n'est-il pas, à lui seul, la marque d'une très grande vertu?...

Parvenu à la pleine maturité, et n'ayant plus la vigueur de la jeunesse, peut-être même ne jouissant plus que d'une santé amoindrie par le travail et la pénitence — n'a-t-on pas parlé d'excès de ce dernier côté? — le Père Robert eût pu désirer un poste, sinon de quasi-repos, du moins de labeur moins épuisant; on le vit alors, au contraire, demander ou accepter — accepter plutôt ce que d'autres demandaient instamment — une obédience qui allait le changer totalement de pays et lui imposer un labeur sans répit.

Une retraite qu'il avait prêchée, en 1941, dans le vicariat de Grouard, l'y ayant fait grandement apprécier, on le supplia d'y revenir. De l'assentiment des autorités compétentes, il y revint. Et depuis lors, ce « bon à rien » selon sa façon de se juger, n'a pas cessé d'être à l'entière disposition de ses supérieurs, pour aller ici ou là, être employé au service d'une paroisse ou d'une communauté religieuse, prêcher des retraites ou donner de simples sermons, toujours et uniquement l'homme de Dieu et des âmes, sans égard pour lui-même, poussé seulement par un zèle inlassable.

Les livres contenant son nom et narrant ses actions dans ce nouveau champ d'apostolat n'ont cessé de se multiplier.

On l'a vu curé à Donnelly, de septembre 1941 à février 1943; curé à Giroux-Ville, de février 1943 à mai 1944; vicaire à Donnelly, de mai 1944 à juillet 1945; en résidence à Saint-Augustin, de 1945 à 1951; curé à Nampa, d'octobre 1951 à juillet 1954; à Falher, chapelain des Recluses, de 1954 à 56; à Falher, vicaire à la paroisse, de juin 1956 à août 1957; à Marie-Reine, curé, du 15 août 1957 au 1er août 1960; à Whitelaw, retiré, mais avec l'espoir de reprendre le saint ministère...

Le Père Robert n'a pas été l'ouvrier qui tombe tout à coup sur le sillon, jouissant encore de forces considérables; mais l'ouvrier qui s'est usé, qui s'est épuisé jusqu'à l'extrême limite, n'acceptant des séjours dans les hôpitaux que pour recouvrer des forces afin de travailler encore, mais souffrant beaucoup plus d'être privé d'offrir le saint sacrifice de la messe que de toute maladie. Si l'hôpital ne pouvait plus rien pour lui, il se sentait incapable d'y rester plus longtemps. Ainsi l'a-t-on vu en sortir pour avoir seulement la liberté de dire la messe.

Sa dernière joie a été l'indult lui permettant de célébrer assis, du moment qu'il ne pouvait plus se tenir debout.

Son espoir, en acceptant de se retirer à Whitelaw, avait été de prendre assez de forces pour se remettre au saint ministère. Du moment que l'on fut parvenu à le convaincre que nulle puissance humaine ne pouvait faire cela pour lui, il a dit:

« En ce cas, j'accepte les derniers sacrements, j'accepte la mort! ».

Vie de sacrifice total, telle a été la vie du Père Robert, de sacrifice dans les actes de la religion, la messe surtout, comme dans les actes du ministère en faveur des âmes. Rien pour lui-même.

Aussi a-t-on rarement vu religieux aussi pauvre et aussi mortifié. Si l'on a jamais eu quelque reproche à lui faire, on le signalait plus haut, ce fut d'exagérer dans la pénitence. Et, parce que, sur ce point, il alla, semble-t-il, jusqu'à orienter quelques âmes généreuses en dehors des voies de la saine doctrine, son évêque jugea devoir le rappeler à l'ordre. Il montra aussitôt sa vertu en se soumettant complètement, l'obéissance allant chez lui de pair avec l'humilité.

A la simple énumération, vraiment trop sèche et d'ailleurs incomplète, des postes remplis par le Père Robert, qu'on veuille bien nous permettre d'ajouter quelques notes sur sa vie de curé, dans une paroisse ou deux. Nous le verrons donc à Nampa, dont il eut la charge de 1951 à 1954, c'est-à-dire pendant trois ans, alors qu'il était âgé de 69 à 72 ans.

Nampa était une paroisse en plein essor et particulièrement difficile. Desservie depuis sa naissance, en 1926 — arrivée de M. André Gall, Slovaque — par des missionnaires du voisinage, notamment les Pères: Dréau, de Peace River; Paquin, de Saint-Augustin; Marcotte, Bruckert, Maheu, Mariman, de McLennan; Marcoux, de Falher, elle avait eu son premier prêtre résident en la personne de l'abbé Pothier, en 1947. C'est à ce dernier que succédait le Père Robert.

Il y trouvait une jolie petite église, construite en 1937-1938, dont la sacristie, fort petite, servait de presbytère. Elle avait la réputation d'être excessivement froide: la grosse fournaise, dont l'abbé Pothier se servait pour se chauffer et cuire ses aliments, ne l'empêchait pas d'y conserver de la glace, dans un coin, et d'avoir besoin d'un pardessus de fourrure pour s'y trouver au chaud!... Pour le Père Robert, si âgé, on y fit quelques améliorations, pour l'empêcher d'y mourir de froid.

Pour sa nourriture, ses paroissiens se montrèrent généreux. Mais dire que le Père Robert trouva,

dans leurs dons, de quoi vivre, ne doit pas donner une idée d'abondance. Un fait certain, c'est que le cher Père, qui recevait ses visiteurs avec une grande amabilité, ne put jamais leur offrir un repas, du moins chez lui.

Changeant de logement, en 1953, afin d'agrandir son église en lui unissant la sacristie, il n'y gagna que d'avoir un local plus vaste, mais nullement plus confortable. Il eut donc alors pour abri une grande maison, construite, dans le passé, pour recevoir provisoirement les nouveaux colons. Il dut s'y réfugier d'abord au sous-sol, qui ne pouvait qu'être froid et humide, en cette saison intermédiaire entre l'hiver et l'été qu'est, dans ce pays, le mois de mai. Un peu plus tard, l'étage étant devenu libre, il s'y installa, n'ayant pour mobilier qu'une petite table, une sorte d'armoire (?) et une vieille malle pour son linge. Les seules choses qu'il eut avec abondance, ce fut l'air et l'espace.

Ces détails d'ordre matériel préoccupaient d'ailleurs assez peu le Père Robert. Ce qui l'intéressait, c'était le sort des âmes. Et d'abord des âmes d'enfants. Il y avait là, hélas! de quoi tourmenter le coeur d'un prêtre zélé comme l'était le Père Robert, et ce fut son réel supplice pendant ses trois années de pastorat à Nampa. Car, disons-le tout de suite, ses efforts sur ce point n'aboutirent qu'à un échec trois fois renouvelé! Le prêtre, à Nampa, ne pouvait entrer à l'école pour y faire le catéchisme aux enfants. Et cependant sur les cent-vingt élèves que l'école comptait alors, il y avait quatre-vingts catholiques. Au reste, comment leur faire le catéchisme en dehors de l'école? Car des autobus scolaires les y amenaient pour la classe, et les prenaient à la fin des classes pour les reconduire chez eux. — Comme il n'y avait pas de commission scolaire à Nampa, au moment de l'arrivée du Père Robert, en octobre 1951, le nouveau curé adressa une demande à la division scolaire de Peace River. La

réponse fut qu'il n'avait qu'à prendre patience jusqu'à la réélection de la commission locale, qui ne tarderait guère. Elle eut lieu bientôt, en effet, et elle parut favorable, le président étant un catholique, et les deux autres membres, non-catholiques, mais conciliants. La requête à eux adressée eut pour réponse un refus, qui s'efforça d'être poli. — Nouvelle démarche, au début de l'année scolaire 1952-53, en septembre. Elle était appuyée par une pétition écrite, que tous les catholiques avaient signée, sauf un. La réponse, reçue en fin d'octobre, fut de nouveau négative. C'était un abus de pouvoir, auquel le Père ne voyait de remède efficace que dans l'élection de commissaires tous catholiques. — Mais, sans doute, le Père Robert n'y réussit pas, car à sa démarche renouvelée, en 1953, la réponse fut, pour la troisième fois, négative!... De sorte que pour ses catéchismes, même de première communion, le pauvre curé fut réduit à prendre les enfants au presbytère, durant l'heure de leur dîner.

Pour son ministère auprès de ses paroissiens, on se demande comment le Père Robert y put suffire, n'ayant aucun moyen de transport à lui. Il visita cependant toutes ses familles et parvint à en faire un recensement complet: Slovaques, Canadiens et autres, tous le reçurent, non seulement à Nampa même, mais dans ses dessertes, jusqu'à Reno et Springburn d'un côté, Harmon Valley de l'autre. Et, ce qui est plus beau, c'est qu'il réussit à ramener à l'Eglise des gens qui en avaient depuis longtemps oublié le chemin et à rendre plus fervents ceux qui ne venaient que de temps en temps. Comble de succès, il obtint, sans bruit et sans insistance, que des catholiques qui n'avaient jamais donné d'argent pour leur église ouvrissent leur bourse en sa faveur. C'est ainsi que le Père Robert rendit nécessaire l'agrandissement de son église. La sacristie en devint le choeur et de nouveaux bancs permirent d'asseoir

une trentaine de personnes en plus. Le Père reçut même assez d'argent pour pouvoir repeindre l'intérieur et l'extérieur de l'église, qui en avaient grand besoin. De sorte que le culte de Dieu y gagna de toute façon.

Le Père Robert se réjouissait de si belles réponses à ses efforts; la diminution de ses forces l'obligea néanmoins à prier l'autorité de le décharger d'un fardeau devenu trop lourd pour lui.

N'allons pas croire qu'en se retirant de Nampa il devint rentier: ce serait tout à fait le méconnaître. Il y gagna peut-être de pouvoir vivre un peu plus dans le recueillement, qui avait tant d'attraits pour lui, comme chapelain des Recluses ou vicaire à la paroisse de Falher. Il devenait surtout un peu plus disponible à tout appel.

Et c'est ainsi qu'en juillet 1957, le Père Pinard, curé de Marie-Reine, étant tombé malade, le Père Robert fut envoyé à son secours, et que, la maladie du Père Pinard s'étant révélée sérieuse. le Père Robert redevint officiellement curé, pour le rester pendant trois ans bien complets, de juillet 1957 à août 1960, mais, cette fois, de 75 à 78 ans.

Curé, d'ailleurs, il le fut complètement, sans l'assistance d'un vicaire, dans une paroisse qui venait de recevoir des religieuses pour son école, les Soeurs Oblates du Sacré-Coeur et de l'Immaculée. Pasteur d'une belle paroisse, toute homogène, celle-là, et canadienne-française, il l'aura à une période de constructions. Peut-être les constructions d'un couvent et de salles de classes ne lui causeront à lui que peu de soucis; mais il n'en sera pas de même de la construction d'une église, non point d'une églisette, d'ailleurs, comme celle de Nampa, mais d'une grande église. Or, il a pu la bâtir de ses débuts jusqu'à son achèvement, la remettant, à son départ, comme un magnifique présent, au curé qu'il avait remplacé, le Père Pinard, revenu guéri.

Qu'a fait encore le Père Robert, à Marie-Reine?... Chapelain des Religieuses, il leur a donné tout le service que des Religieuses peuvent attendre de leur prêtre, vrai père de leurs âmes, fidèle aux conférences régulières, toujours compris et toujours goûté. Pasteur de la paroisse, il n'a pas été moins père pour toutes les âmes, ne leur causant qu'une peine, celle de voir ses forces décliner de jour en jour, au point de tomber évanoui pendant la messe dominicale, mais assez énergique pour continuer son sermon, aussitôt relevé!...

Son bonheur, c'était visible, était de parler aux enfants du bon Dieu, qu'il s'agisse de jeunes enfants, naturellement, ou de religieuses ou de laïcs. Il savait comprendre les besoins de tous et s'adapter à toutes les situations. Bien qu'il eût passé son enfance dans la ville de Montréal et occupé de très hautes positions, il prenait autant d'intérêt aux questions agricoles que s'il eût toujours vécu dans la campagne. Sa simplicité, sa bonhomie, son esprit surnaturel par-dessus tout, en faisaient un prédicateur toujours aimé et toujours utile aux âmes.

Nullement lassé de parler de Dieu à ses enfants d'ici-bas, ni de parler à Dieu en faveur de ces mêmes enfants de l'exil, l'heure était venue pour lui d'aller recevoir sa récompense et d'entrer parmi les enfants de Dieu qui demeurent dans la céleste Patrie. Quelques semaines de repos à l'hospice des vieillards, de Whitelaw, lui permirent de faire sa dernière préparation au grand voyage, dans un véritable bonheur. Son unique occupation, dans ce doux asile, était de prier, en union avec un sien ami de longtemps, M. l'abbé Pilon. Le saint office récité en commun, leurs conversations n'en étaient guère autre chose que le commentaire, dans une admiration jamais lasse de ses beautés spirituelles. La fête oblate du 17 février, survenue en ces semaines, fut célébrée avec un éclat unique par les trois Oblats alors

à l'hospice de Whitelaw, les Pères Robert et Serrand et le Frère Kerhervé, qui renouvelèrent leurs voeux en présence des Religieuses et de quelques malades.

Enfin l'état de faiblesse du Père Robert l'obligea à quitter Whitelaw pour Fairview, afin de se remettre entre les mains du docteur Kratz, aussi fervent catholique qu'excellent docteur. Il y reçut les derniers sacrements, le mercredi 15 mars; puis, tout abandonné au bon plaisir de Dieu, il continua de s'affaiblir, s'éteignant peu à peu, comme la lampe qui meurt faute d'huile, ou s'endormant tranquillement comme le bon ouvrier qui a fini sa journée. Il est mort le mardi 21 mars, à 1 h 40 de l'après-midi. Il a reçu la sainte communion chaque matin, jusqu'au dernier jour, et il a joui de sa connaissance jusqu'aux dernières heures.

Il ne reste ici qu'à offrir de particuliers mercis aux Soeurs qui lui ont prodigué leurs soins respectueux et dévoués, tant à Marie-Reine qu'à Whitelaw; à son intime ami, M. l'abbé Pilon, qui l'a fraternellement assisté en ses derniers jours et lui a donné l'extrême-onction; au Père Kosolofski, O.M.I., curé de Fairview, qui lui a porté la sainte communion chaque matin et enfin au bon docteur Kratz qui a mis au service de son malade tout ce que son art et son esprit chrétien possédaient de meilleur.

Les funérailles du vénéré défunt ont eu lieu, à Girouxville, dans l'église paroissiale, Notre-Dame de Lourdes, le jeudi 23 mars, à 10 h, avec un magnifique concours de peuple venu de toutes les paroisses qui avaient bénéficié de son zèle; on y remarquait également des religieuses de toutes les communautés. Qu'on nous permette de mentionner nommément les membres du clergé, en nous pardonnant les omissions involontaires qui pourraient nous arriver, et en nous dispensant de suivre un ordre quelconque. L'office, en l'absence de Monseigneur le vi-

caire apostolique empêché par un voyage, était présidé par le R. P. Lavigne, O.M.I., provincial, assisté de M. l'abbé Dubé, curé de Falher, et du R. P. Pinard, O.M.I., curé de Maire-Reine. Etaient aussi présents: MM. les abbés Gagnon, Baril, Tardif; puis les Pères, tous Oblats, Beuglet, Marsan, Roué, Frigon, Nadeau, Habay, Tétreault, Bruckert, Tessier, Ruelle, Campagna, Bouchard, Richer, Lafontaine, Collin, Forget, Proulx, Prieur; et les Frères Oblats Bédard, Dugas, Montminy, Roland Lacombe et Réal Lacombe.

Que l'âme du cher défunt repose maintenant en paix, et qu'elle protège le vicariat qui a tant bénéficié de son dévouement.

RR. PP. Jules Koen
Abel Pisvin
Jean-Marie Wart

Né à Adegem, diocèse de Gand, le 29 Avril 1906, entré au juniorat de Waregem en 1920 le Père KOEN acheva à Jambes ses humanités. Il fit ses premiers voeux à Nieuwenhove le 8 Septembre 1927. Dirigé sur le scolasticat de Liége il y passa quatre années puis acheva sa théologie à Velaines.

Après une année de professorat au juniorat de Waregem, il eut son obédience pour le Congo en Septembre 1934. Il fut successivement broussard à Kilembe, Ngoso, Kilembe, Koshimbanda, Banga et Brabanta. Supérieur à Laba de 1948 à 1950 et à